

**POURQUOI MAMAN NE DORT PAS DE LA  
NUIT**

**MELI PATRICK**

**POURQUOI MAMAN NE DORT PAS DE LA  
NUIT**



«L'essentiel n'est pas ce qu'on a fait de l'homme,  
mais ce qu'il a fait de ce qu'on a fait de lui».

Jean Paul Sartre

EXTRAIT

**KivuNyota pour la première édition**

**Dépôt légal : Juillet 2023**

**ISBN:978-2-493397-22-5**

**Contact : +243896494399,**

**[kivunyota@gmail.com](mailto:kivunyota@gmail.com)**

**[www.kivunyotaeditions.com](http://www.kivunyotaeditions.com)**

À vous, ma chère mère ;

À vous, mon cher père ;

À vous ma dulcinée et notre progéniture ;

À tous les parents du monde ;

Je vous remercie à travers ce récit d'avoir fait de moi  
un homme.

EXTRAIT

## CHAPITRE 1

En compagnie de ma mère, je partageais une belle relation depuis son ventre. Elle était ma mère, et j'étais son fils. Lorsque je me suis installé en elle, elle ne savait pas encore que j'étais un enfant de sexe masculin.

Nous étions en parfaite harmonie à l'intérieur. À peine deux mois dans son ventre, je commençais à prendre une forme humaine reconnaissable, avec mes bras, mes jambes, mes mains et mes pieds qui se développaient distinctement. Ma mère était déjà consciente de ma présence, tout comme mon père.

Mes yeux, mes oreilles, mon nez, ma bouche et même mes organes génitaux prenaient forme. Mon cerveau se développait rapidement, de même que mon système nerveux. Mon cœur battait, et mon système circulatoire fonctionnait parfaitement. J'étais bien au chaud, en toute tranquillité. Ma mère vaquait librement à ses occupations champêtres.

Au bout de six mois dans le merveilleux ventre maternel, de nombreux aspects physiques et mentaux se développaient en moi. Mon système respiratoire se formait également. Je pouvais ouvrir et fermer les yeux, bien que la plupart du temps mes paupières demeuraient closes. Par moments, je les ouvrais, découvrant ainsi de nouvelles sensations provenant de ma mère.

Nous étions inséparables, ne faisant qu'un. J'étais son pied et elle était le mien. Nous formions une équipe à l'image de l'unité entre l'homme et sa silhouette.

Lorsqu'elle était triste, je partageais sa tristesse. Lorsqu'elle pleurait, mes larmes coulaient également. Quand elle travaillait dans les champs, j'y étais aussi. Quand elle dormait, je dormais à ses côtés. Parfois, je me réveillais brusquement et commençais à bouger, me tournant tantôt à gauche, tantôt à droite.

Mes oreilles étaient totalement formées, me permettant d'entendre presque tout, y compris les bruits extérieurs. J'écoutais attentivement la musique et la voix de ma mère. Je pouvais également sentir la présence de mon père. Sa voix m'était déjà familière. Je bougeais beaucoup, donnant des coups de pied et des mouvements réguliers, surtout la nuit, perturbant ainsi le sommeil de ma mère à maintes reprises.

Chaque son était perceptible, mes oreilles en étaient complètement formées. Le battement de son cœur était ma berceuse, nos cœurs battaient à l'unisson.

Certaines nuits, lorsqu'elle se réveillait, ma mère priait. Elle priait pour moi, demandant à Dieu de veiller sur moi jusqu'à ma naissance, de m'offrir une santé robuste et de m'éloigner des malheurs. La plupart du temps, elle ne parvenait pas à trouver le sommeil, restant éveillée. Elle était inquiète, profondément effrayée. Je la rassurais

silencieusement, lui assurant que tout irait bien. Bien que je ne puisse le lui dire verbalement, étant à l'intérieur de son ventre, nous avons notre propre manière de communiquer.

Un jour, alors que j'étais paisiblement niché dans son ventre, j'écoutais de loin la conversation entre ma mère et mon père :

- "Je sens que ce sera un garçon", affirma maman.
- "Es-tu sûre ?", demanda papa d'une voix presque morose.
- "Oui, j'en suis certaine... Cette grossesse est vraiment différente des deux précédentes."
- "Ah oui ! Et si c'était une fille ? Rappelle-toi, ma chérie, que c'est Dieu qui décide."
- "Bon... Je serai toujours heureuse, car tous les enfants sont égaux. Ce n'est pas que je préfère les garçons, mais je sens que celui-ci sera un garçon. Viens, mets ta main, sens ses coups de pied... ils sont puissants. Il est très fort. Ce n'est pas comme pour ses sœurs. Je te dis que c'est un garçon."
- "D'accord, si tu le dis. Je n'ai aucun problème avec ça. Tout ce que je souhaite, c'est qu'il soit en bonne santé, tout comme toi..."

Sept mois s'étaient déjà écoulés, tout était prêt. Il ne restait plus qu'à espérer que nous tiendrions jusqu'à la naissance. J'avais encore besoin de prendre quelques kilos supplémentaires et mes poumons n'étaient pas encore prêts à respirer l'air

extérieur, mais toutes mes parties étaient complètes. Au fond de moi, je me demandais comment cela se passerait, mais l'amour de ma mère me rassurait. J'étais impatient de la serrer dans mes bras, de sentir son odeur, son parfum.

J'avais huit mois dans le ventre de ma mère.

La pauvre... Elle devenait de plus en plus lourde, se déplaçant avec difficulté. La respiration était pénible pour elle. Elle mangeait à peine et ne parvenait plus à dormir. Elle souffrait réellement... Je ne savais pas comment l'aider, ma pauvre mère...

- "S'il te plaît, maman, tiens bon encore un peu. Nous y sommes presque", lui disais-je chaque fois que j'entendais ses plaintes de fatigue. Si seulement elle pouvait m'entendre...

C'était le jour de ma naissance. Ma mère ressentait de fortes contractions alors que son col devait s'ouvrir pour m'offrir un passage.

Le processus prenait plus de temps que je ne l'imaginais. Elle souffrait intensément, mais elle restait forte. Elle marchait, criait de temps en temps, et même au milieu de ces douleurs atroces, elle priait...

Les sages-femmes et les infirmiers s'étaient tous réunis dans la salle d'accouchement du Centre de Santé de Kilembwe, dans la province du Sud-Kivu en République Démocratique du Congo.

Avec l'aide de Dieu, je suis venu au monde...

Ma mère ressentait un mélange d'émotions, allant de la joie à la douleur. Je fus délivré, et un cri aigu retentit, confirmant que je respirais. J'étais né, et le monde m'accueillait les bras ouverts. Ma mère et mon père étaient emplis d'une indescriptible émotion, leurs visages rayonnants de bonheur et de gratitude.

C'était le début de ma vie, une nouvelle aventure qui commençait, et ma mère était prête à me guider à chaque pas.

Dieu aidant, je venais au monde...

Ma mère ressentait une variété d'émotions, de la joie et du soulagement à l'épuisement et à l'inconfort. Elle ressentait les douleurs de l'accouchement et les changements physiques... On me nettoya et on m'enveloppa dans un tissu blanc. J'étais beau comme un Apollon...

Papa entra dans la pièce accompagné de sa mère, ma grand-mère, qui était déjà partie, que Dieu ait son âme, et d'autres membres de la famille.

Ils félicitèrent maman et me souhaitèrent la bienvenue au monde...

Ils lui apportèrent des cadeaux et de la nourriture.

Papa avança et s'assit sur le lit avec maman.

- "Je t'avais dit que c'était un garçon", dit maman. "Et voilà..."
- "Toutes mes félicitations, ma chérie. Tu avais vraiment raison. Comment va-t-il ?"

- "Il se porte comme un charme. Il dort là..."
- "Donne-le-moi un peu, je veux le prendre dans mes bras aussi..."

Papa me regarda avec des yeux radieux... Il était très content de me prendre dans ses bras.

Chère mère, dans l'écrin de ton ventre béni,  
Un poème s'écrit, tissant notre harmonie.  
Depuis tes entrailles, notre amour s'est tissé,  
Une symphonie sacrée, où tout est apaisé.

En toi, j'ai pris forme, petit à petit,  
Tes bras, tes jambes, tes mains, ton esprit.  
Tu ne savais pas encore, je suis un fils,  
Un enfant de sexe masculin, dans ton nid.

Nous étions complices, déjà, dès le début,  
Liés par ce lien unique, cet amour absolu.  
Tes battements de cœur, ma mélodie douce,  
Nous étions ensemble, une âme en fusion.

Dans ton ventre, je grandissais, joyeux et serein,  
Je sentais tes émotions, je partageais tes chagrins.  
Quand tu pleurais, mes larmes se mêlaient aux tiennes,  
Quand tu étais heureuse, je baignais dans ta joie sereine.

J'entendais ta voix, ta musique, tes chants,  
Tes paroles douces, tes mots encourageants.  
Je sentais la présence de papa, ton amoureux,  
Et j'étais déjà fier d'être le fruit de vos vœux.

Au fil des mois, je me développais, curieux,

J'ouvrais mes paupières, découvrant peu à peu.  
Je tournais, je bougeais, je faisais des pirouettes,  
Je préparais notre rencontre, sans aucune faussette.

Enfin, ce jour béni est arrivé, maman chérie,  
Les contractions, les douleurs, une symphonie.  
Je suis né, criant ma venue, rempli d'émoi,  
Dans tes bras aimants, j'ai trouvé mon émoi.

Maman, merci pour ces moments d'intimité,  
Pour tes prières, tes inquiétudes, ta sérénité.  
Je serai toujours là, ton fils, ton amour,  
Un lien éternel, que rien ne pourra briser un jour.

Dans tes bras, je grandirai, ton amour à jamais,  
Un poème vivant, éternellement entrelacé.  
Ma chère mère, je t'aime de tout mon être,  
Le poème de notre vie, ensemble nous allons le  
retranscrire.

## CHAPITRE 2

**A**ux premiers mois de ma vie, mes pleurs intempestifs, surtout la nuit, privaient maman de sommeil, la transformant en somnambule.

Déjà nourrisson, je parvenais à lever ma tête pendant qu'elle m'allaitait, de jour comme de nuit. Je gazouillais et babillais, souriant aux interactions de papa.

La nuit, elle se réveillait pour changer mes couches et me chantait des berceuses apaisantes. Ensuite, elle me couchait sur le ventre.

Chaque matin, elle me portait sur son dos, et nous partions au champ. Elle me déposait en un lieu sûr, où je pouvais rester à l'abri, pendant qu'elle s'attelait à ses tâches.

Au fil des jours, je grandissais, devenant peu à peu un petit garçon...

Affectueusement, maman me surnommait "Baba," en hommage à son propre père, qui fut également mon homonyme. Aujourd'hui, il repose en paix, que Dieu veille sur son âme ! Papa avait accepté que je porte ce nom.

J'avais hérité du nom de mon grand-père, car cela tenait à cœur à ma mère. Elle avait résolument décidé de m'appeler "Baba." J'aimais quand elle m'appelait ainsi, car cela réchauffait mon cœur, surtout lorsqu'elle me cherchait et

demandait à mes grandes sœurs : "N'avez-vous pas vu Baba ?"

À cette époque, âgé de seulement cinq ans, j'étais un enfant plein d'énergie, comme tous les autres, d'ailleurs ; cette agitation était le propre de notre croissance, selon les psychologues.

Papa prit la décision de quitter le village pour s'installer à Uvira, une ville de la République Démocratique du Congo, dans la Province du Sud-Kivu.

À Uvira, notre maison, construite en terre battue, abritait trois pièces : une pour les parents, une pour les filles et une pour nous, les garçons, où je dormais avec mon frère aîné.

La toiture de notre demeure était en tôles galvanisées, tandis que la cuisine se dressait en annexe, également en terre battue et recouverte de paille.

Trois fenêtres pouvaient s'ouvrir, l'une dans la chambre parentale, l'autre dans la chambre des filles, et une troisième dans notre propre chambre.

Nous habitions dans le quartier "Mulongwe," le long de la route menant vers le lac Tanganyika.

Souvent, je m'installais à la porte pour observer les passants venant du lac, en particulier les pêcheurs et les femmes commerçantes qui y allaient acheter des poissons en gros, tels que le "Mikebuka," "Kibonde," "Ndakala," et "Lumbu," pour les revendre au détail au marché, au plus offrant.

Notre voisin, surnommé papa Clément, était un brave homme à la peau noire, arborant une calvitie, artisan pêcheur et père de plusieurs enfants. Il confiait à mon père que le lac Tanganyika regorgeait tant de poissons que certains mouraient de vieillesse, faute d'être pêchés.

Mon père lui répondait en expliquant que leur mort était plutôt due à la pollution sous toutes ses formes : pollution de l'eau, sédimentation des berges, surpêche et manque de respect envers la vie des poissons dans l'eau. Il lui disait également qu'à terme, le lac périrait à cause de cette pollution et de l'exploitation irresponsable.

J'entendais leurs discussions en bas de l'avocatier, dans la cour familiale, où ils s'asseyaient sur des chaises traditionnelles, ces fameuses chaises à palabres, également appelées chaises gardiennes.

Papa m'expliquait que la chaise à palabre était un meuble traditionnel africain, autrefois réservé à l'élite du continent en raison de son prix élevé. Elle invitait au repos et était très confortable lorsque l'on s'y adossait.

Ils s'asseyaient là, partageant une bouteille de "Primus," la bière nationale de l'époque. Une bière de luxe, réservée aux élites, selon papa.

\*\*\*